

## Études littéraires africaines

MARIE (Annabelle) et CORNILLE (Jean-Louis), *Pas d'animaux : de la bête en littérature-monde*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2017, 122 p. – ISBN 978-2-7574-1585-6



Ninon Chavoz

Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051572ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051572ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Chavoz, N. (2017). Compte rendu de [MARIE (Annabelle) et CORNILLE (Jean-Louis), *Pas d'animaux : de la bête en littérature-monde*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2017, 122 p. – ISBN 978-2-7574-1585-6]. *Études littéraires africaines*, (44), 253–255.  
<https://doi.org/10.7202/1051572ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

tient peut-être à cette cinquième et dernière caractéristique : une intensité énergétique qui permet d'imaginer des protocoles expérimentaux pour une recherche résolument vivante, qui se garde de « réifier son objet » (p. 59).

On pourra considérer que la posture indisciplinée est risquée – Laurent Dubreuil le revendique, d'ailleurs (p. 69-70) –, *a fortiori* pour considérer des textes littéraires qui ont peiné à se voir reconnaître ce statut. Puisse cet ouvrage convaincre du bien-fondé de cette prise de risque, qui énerveille la recherche et la rend d'autant plus exigeante qu'elle questionne sans relâche les critères de cette exigence.

■ Myriam SUCHET

MARIE (ANNABELLE) ET CORNILLE (JEAN-LOUIS), *PAS D'ANIMAUX : DE LA BÊTE EN LITTÉRATURE-MONDE*. VILLENEUVE D'ASCO : PRESSES UNIVERSITAIRES DU SEPTENTRION, 2017, 122 P. – ISBN 978-2-7574-1585-6.

Cet ouvrage se fonde sur l'inventaire paradoxal d'un bestiaire à la fois compromis et omniprésent : bien plus que comme une négation de l'animal, le titre doit donc s'entendre comme un appel à suivre les traces et empreintes que laisserait l'errance zoologique dans les marges littéraires. De fait, la position subalterne réservée à l'animal, dont les auteurs rappellent que le statut a donné lieu à un récent regain des débats philosophiques, en fait un point de départ heuristique pour analyser la prise de parole des sujets dominés : l'examen d'une « francofaunie » (p. 9) contemporaine permet à ce titre de rendre compte de la posture imposée à l'écrivain postcolonial ou – dans le cas des romans de Marie Darrieussecq et d'Ananda Devi – à la femme, éventuellement placée en situation d'intersectionnalité. L'intérêt d'un « devenir-animal » deleuzien examiné en contexte francophone tient ainsi à la mise en perspective d'une identité marginale, susceptible de connaître des processus de métamorphose et d'hybridation, tout en ne renonçant pas à la possibilité d'une expression verbale plus ou moins détournée.

Fidèles aux analyses proposées par Jean-Christophe Bailly dans *Le Versant animal* et aux lectures zoopoétiques initiées par Anne Simon, les auteurs entendent tracer, à partir de l'examen croisé de textes français et francophones, une « ligne de fuite » (p. 11) que détermineraient les itinéraires animaux. La réflexion se construit dès lors en évitant les deux lieux communs qui tendraient respectivement à réduire la présence animale aux variations exotiques d'un

safari littéraire ou à l'oralité du conte. Cette double sélection débouche sur la proposition d'un bestiaire « banal » (p. 13), qui ne se prête pas nécessairement au modèle d'un décodage anthropomorphique de la présence animale : les textes étudiés mettent ainsi en scène un compagnonnage quotidien avec la bête devenue familière. Si l'ouvrage s'ouvre sur le constat d'un risque d'extinction de la faune, qui motiverait sa préservation dans une « arche » littéraire (p. 9), ce ne sont pas ces animaux menacés qui peuplent les œuvres retenues pour l'analyse. À l'exception notoire des oiseaux qui habitent *Les Neuf Consciences du Malfini*, du fameux porc-épic d'Alain Mabanckou, ou des anguilles et autres poissons qui accompagnent *La Vie de Joséphin le Fou*, les animaux retenus se distinguent au contraire par leur défaut d'exotisme : une place toute particulière est notamment accordée au motif canin, d'autant plus volontiers traité qu'il convoque la figure du chien des rues ou du bâtard. Présent chez Patrice Nganang (*Temps de Chien*), autant que chez Jean Rolin (*Un chien mort après lui*), chez Ananda Devi (*Moi, l'interdite*) et chez Patrick Chamoiseau (*L'Esclave vieil homme et le molosse*), le chien retient d'abord l'attention en tant que spectateur désabusé et parfois « cynique » (p. 46) d'une vie humaine dont rien ne lui est étranger. Au-delà de cette proximité avec l'homme, sa valeur tient essentiellement à son ambivalence : l'étude de ses apparitions permet en effet de distinguer les deux modèles rivaux du « bon chien » et du « molosse » sanguinaire, capable de mettre à mort les esclaves ou les enfants. Une démarche comparative, fondée sur l'attention accordée au motif marginal et « tout sauf poétique » (p. 101) du chien en littérature, tend à rattacher chacun de ces paradigmes canins à des précédents textuels : crocs redoutés chez Dumas ou chez Rousseau, éloge des bâtards errants que Baudelaire compare, à la fin des *Petits poèmes en prose*, à des « nègres marrons ». La présence canine manifesterait ainsi la trace d'un souvenir littéraire, au point que les auteurs peuvent avancer que « le chien n'a [...] droit de cité que recouvert de guillemets » (p. 101). L'un des atouts principaux de l'ouvrage réside assurément dans la finesse de ces analyses intertextuelles. Non contents d'établir la prégnance de la référence baudelairienne chez Nganang, Jean-Louis Cornille et Annabelle Marie montrent encore tout ce que le motif canin doit à la mémoire de Cervantès, avant d'interpréter *Moi, l'interdite* comme une réécriture hyperbolique du « Moloch » de J.M.G. Le Clézio.

Suivre les « pas » de l'animal revient par conséquent à mettre en évidence une circulation qui unit les littératures française et francophones, et tisse simultanément des rapports de rivalité mimétique

entre les auteurs issus d'un même champ : la piste zoologique offre par exemple l'occasion d'examiner les liens intertextuels entretenus par Alain Mabanckou avec le panthéon de la littérature occidentale – entre autres avec Flaubert et les carnages animaux de « La Légende de Saint Julien l'Hospitalier » –, mais aussi avec des auteurs francophones contemporains, et notamment avec Patrice Nganang. Plus que comme un corps mutique, l'animal apparaît donc comme le vecteur d'une parole littéraire allogène dont il s'agirait de domestiquer l'étrangeté. De même que le chien baudelairien constituait l'incarnation possible d'un genre bas, les bêtes francophones tracent les contours d'une « littérature mineure », ébauchant une langue, un genre et un style narratif qui s'émancipent autant du modèle local du conte que du risque du « parasitisme culturel » (p. 57).

■ Ninon CHAVOZ

MEMMI (ALBERT), *PENSER À VIF : DE LA COLONISATION À LA LAÏCITÉ. TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR HERVÉ SANSON*. PARIS : NON-LIEU, 2017, 360 P. – ISBN 978-2-35270-247-4

Cet ouvrage rassemble des textes courts publiés dans la presse, des communications ainsi que des inédits d'Albert Memmi. Il constitue l'une des réalisations d'une vaste entreprise de collecte et de publication des œuvres de l'essayiste et fait suite à deux autres recueils récents coordonnés par Guy Dugas : les *Portraits* (Paris : CNRS éd., 2015, 1290 p.) ; et *Tunisie, an I : Journal tunisien 1955-1956* (Paris : CNRS éd., 2017, 226 p.). L'enjeu est de rendre accessibles des textes aujourd'hui méconnus ou oubliés, et de les situer dans un itinéraire intellectuel plus vaste. La collecte d'Hervé Sanson couvre une très large période, depuis le devoir de fin d'études supérieures d'Albert Memmi en 1941 jusqu'à la préface d'une anthologie d'écrivains israéliens d'expression francophone, datée de 2002. Le choix de présentation est thématique et s'organise en fonction de six axes fondamentaux pour la pensée d'Albert Memmi : l'analyse de la colonisation et de la décolonisation, le concept de judéité en dialogue avec celui de judaïsme, le rapport entre l'identité culturelle et la francophonie, la notion de dépendance, les frontières entre racisme et hétérophobie, et enfin son combat en faveur de la laïcité.

La première partie permet de retracer la genèse du fameux *Portrait du colonisé*, publié en 1957, et d'examiner le rapport que l'auteur a entretenu avec la pensée de Jean-Paul Sartre. L'analyse de la « situation » coloniale, notamment, fait l'objet de plusieurs textes :